

« Non, non, non, j'en veux pas ! C'est pas bon ! »

Jacquelyne BRUN

Soirée Clinique du 16 décembre 2013

Maman, avec amour, a préparé le repas de son enfant. Elle a choisi les meilleurs aliments, équilibré les goûts et les saveurs, mais l'enfant refuse obstinément... Simple caprice ? Phobie alimentaire ?

Faut-il s'inquiéter ?

Que vient faire ou dire, dans cette histoire, une « psy » confrontée au désarroi des parents et parfois à celui de l'enfant ?

J'ai reçu de nombreux parents qui m'ont amené leur enfant, en général petit, en se plaignant, outre d'autres problèmes, de la difficulté des repas avec leur enfant. Pour certains, rares, c'était un refus de manger obstiné un peu partout, mais pour la plupart, et c'était fort irritant pour les parents, voire vexant, l'enfant mangeait avec la nounou, à la cantine de la crèche ou de l'école, avec les grands parents, mais avec eux les repas étaient de véritables cauchemars. Un vrai rapport de force même avec un tout petit... !

Ce soir, je ne vous parlerai pas de l'anorexie du nourrisson, ni de l'anorexie réellement inquiétante d'un petit ou plus grand enfant. Je n'ai que très peu d'expérience sur ce sujet, car ces cas sont rares et se traitent surtout à l'hôpital ou en consultation de P.M.I. En consultation médico-psy, il y bien longtemps, j'ai suivi quelques petites filles qui, après m'avoir fait manger des repas où je me sentais tellement gavée,

écœurée, au bord de la nausée qu'elles riaient et mangeaient à la maison relativement vite ! Bien sûr c'était des jeux et la nourriture était en pâte à modeler mais mes nausées étaient bien réelles. Je comprenais alors, de l'intérieur, ce qu'elles éprouvaient. Grâce à ces jeux alliés aux entretiens avec les parents, cela s'arrangeait sans gros problèmes.

Lorsque des parents me disent : « il ou elle ne mange **rien** », nous faisons ensemble la liste de ce rien qu'il ne mange pas... Alors dans le meilleur des cas, l'enfant ne « mange pas de tout », « ne finit pas son assiette », « il chipote », « ne veut pas goûter de nouveaux aliments », « il n'aime pas les légumes ou ne veut que des féculents », bref il ne mange pas « équi-li-bré », ne parlons pas des 5 fruits et légumes par jour dont nous rabat les oreilles la diététique actuelle, en l'inscrivant sans cesse juste sous les plus délicieuses friandises qui défilent sur nos écrans de télévision! ».

Un peu plus sérieux c'est : « il ne veut pas mâcher, je dois tout mouliner » ou : « elle ne veut que des biberons de lait ou de chocolat alors qu'elle a entre 4 et 6 ans ». Un cran au dessus, ce sont les phobies alimentaires réelles ou supposées : l'enfant sevré, n'accepte qu'un nombre **très** limité d'aliments, toujours les mêmes et seulement ceux là. C'est ce que j'appelle une nourriture « monomaniaque ».

Par exemple, Pierre ne mangeait que des petites pommes de terre sautées, coupées de telle façon et pas une autre, et préparées par sa maman. Les bons jours pouvaient s'ajouter une crème dessert toujours la même et du pain. Toute autre proposition déclenchait une scène de hurlements, de sauts, de pleurs inconsolables et il ne pouvait même plus manger ce qu'il aimait. C'est une scène de cet ordre, quand Pierre avait 6 ans, qui a décidé son père à accepter ce que la maman réclamait depuis longtemps : l'amener en consultation chez une thérapeute. Nous reparlerons de Pierre plus tard.

Entre le caprice apparent et la phobie alimentaire, il y a une multitude de nuances, de situations plus ou moins banales ou complexes :

Le premier degré c'est : « Il ne mange que quand ça lui chante, seulement ce qu'il veut, en général des choses sucrées, bonbons, gâteaux, yaourts, crèmes, féculents, et de cela il semble insatiable, il faut

l'arrêter, mais ce n'est pas toujours pareil, il a des phases où, par exemple, il aime le fromage, et même certains légumes, puis plus question du tout d'en manger! Ce sont des scènes épouvantables ! Quand on croit que le goût pour un aliment revient, c'est déjà fini. ».

***Le 2^{ème} degré** c'est le même discours auquel s'ajoute : « ça c'est avec moi sa mère, ou même son père, mais par contre, avec sa nounou, ou ses grands parents, ou sa tante, il mange de tout sans aucun problème ! Parfois on en peut plus, on fait du chantage, même ça, ça ne marche pas ! On a tout essayé : la douceur, l'indifférence, la punition, la menace. On a suivi le conseil du pédiatre ou d'une psy : ne rentrez pas dans le conflit, laissez le patouiller avec sa nourriture, la manger dans n'importe quel ordre, et jetez ce qu'il ne veut pas, ça marche un ou deux jours, puis c'est fini ! Et puis on en a marre de préparer des bonnes choses pour les jeter après ! ». Nous voici en plein rapport de forces, de conflit de pouvoir.*

La guerre est déclarée ! Certes, on le sait bien, la relation avec la nourriture dont Freud déclarait : « L'attachement au sein nourricier est à l'origine de l'amour », le premier lien primaire d'attachement se fait avec la maman. D'où cette idée tenace malgré les progrès en psychologie que si il ou elle ne mange pas, c'est la faute de sa mère, mais voyons, mais c'est bien sûr ! Et bien souvent l'entourage des parents ne se gêne pas pour le sous-entendre ou même le dire tout de go.

Je me souviens d'une discussion avec Nicole et Jean Fabre comme quoi, Il y a quelques années, les pères ne s'occupaient pas de nourrir et mater leur bébés, et guère plus les plus grands. Bien sûr ils amenaient de quoi les nourrir en gagnant la vie du ménage ! Mais le père ne maternait que rarement. Les choses ayant évoluées, à présent la plupart des papas s'occupent avec un grand dévouement de leur progéniture dès la naissance, surtout pour les nourrissons qui ne sont pas mis au sein de leur mère. Un biberon, tout le monde peut le donner.

Ceci explique sans doute que le discours n'est plus seulement : « il ne veut pas manger avec moi, sa mère, qui me soucie tellement de son bien être et de son équilibre physique et mental... », mais « il ne mange pas mieux avec son père ! » Ouf ! la maman se sent déjà un peu moins suspecte d'être une mauvaise mère parce que son rejeton n'aime pas ce

qu'elle lui prépare avec tant d'amour. Moins suspecte, donc moins coupable...Mais quand même... Alors on parle de «conflit », de « drame », de gâchis lorsqu'on sort en société, chez ou avec des amis. « Il nous pourrit la vie » dit la mère de Pierre, y en a marre ! ». Car s'il y a de la colère et/ou de l'angoisse chez l'enfant qui refuse de manger, ne refusons pas de voir l'angoisse et la colère de la mère ou/et du père...

L'angoisse et la colère dans le conflit autour de la nourriture

Le psychiatre anglais, John Bowlby, relève, qu'en anglais, les mots « angoisse et colère » proviennent d'une même racine : anxiety et anger. Dans ses trois tomes sur le thème « Attachement et perte », (1^{er} tome : L'attachement ; 2^{ème} tome : La séparation, angoisse et colère ; 3^{ème} tome : la perte), même si Bowlby s'est peu occupé du conflit autour de la nourriture, son travail m'a fourni un éclairage précieux pour mieux comprendre tout cela.

John Bowlby a beaucoup pondéré et enrichi la déclaration de Freud : « l'attachement au sein nourricier est à l'origine de l'amour ». Il a prouvé par l'étude approfondie de diverses expériences sur des petits singes ou des bébés humains, que l'attachement à la mère ou à son substitut ne dépendait pas du tout seulement de la nourriture, mais de bien d'autres facteurs, dont la douceur et la tendresse, y compris pour des petits singes élevés pendant une période avec un mannequin en tissu ou en fourrure nettement plus investi qu' un autre en fil de fer. Tous d'eux étaient pourtant détenteurs de la même nourriture ou même de plus de nourriture pour le mannequin raide et sec!

Bowlby n'a pas étudié les « phobies alimentaires », sans doute à son époque, n'en faisait-on pas grand cas. Mais il a étudié les phobies enfantines telles que la phobie scolaire et l'agoraphobie et les a reliées à l'angoisse de séparation, la colère qu'elle peut générer, et toutes les réactions diverses qui accompagnent l'angoisse d'abandon et la peur de perdre la figure d'attachement privilégiée que représente la mère de l'enfant ou son substitut.

La phobie alimentaire ou le 3^{ème} degré du trouble autour de la nourriture.

Tom, le petit garçon de mes amis a 3 ans et demi. Comme la majorité des enfants d'aujourd'hui il est très éveillé, plein d'énergie, il parle très bien, sait négocier ses désirs et peut faire de grandes colères, notamment à l'heure des repas ou même du goûter. Il mange de manière très capricieuse avec ses parents mais sans problèmes avec sa nounou ou à la cantine de l'école. Grâce à cela, il se porte comme un charme, tout comme ceux que j'ai soignés ou soigne encore.

Sa maman m'a aidé, comme des collègues du Girep, à choisir une image d'enfant pour illustrer le titre de mon exposé : « NON, non, non, j'en veux pas : c'est pas bon ! ». Elle trouvait que cette photo, en questionnement de choix, au milieu de nombreuses autres, ne montrait qu'un enfant boudeur, pas suffisamment en colère par rapport au titre et à son expérience ! Elle avait d'ailleurs participé à la rédaction de ce titre, en mère expérimentée ! Nous avons alors montré l'affiche réalisée au petit Tom en lui demandant son avis. Il n'a pas hésité une seconde, a regardé attentivement l'enfant et a déclaré avec un sérieux étonnant, lui aussi parlant d'expérience : « Il est vachement énervé ! », « pourquoi ? », « parce qu'il ne veut pas manger son assiette ! ». Nous n'avons plus eu alors aucun doute!

Ce que l'on peut retenir dès à présent, c'est que même chez ces petits « casse-pieds » comme dirait Marcel Rufo, qui se servent de la nourriture pour faire vivre à leur parents une impuissance difficile à supporter et prennent ainsi le pouvoir sur leur mère ou leur père, ayant trouvé là un terrain de jeu efficient, ce n'est peut-être pas si simple. Il y a de la colère certes mais peut-être aussi de l'angoisse. Violette 4 ans et demie, Pierre 6 ans, et Max que j'ai connu à 3 ans et demie puis à 9/10 ans, vont peut-être nous éclairer dans ce domaine extrêmement délicat et mouvant, tellement banal et tellement vital...

Max et la thérapeute impuissante

En 2010, au cours d'une Soirée Clinique, dont le titre était «Un va et vient détonant : entre pouvoir destructeur et totale impuissance », je vous ai beaucoup parlé de Max, 9/10 ans qui à un moment de sa thérapie me rendait, moi sa thérapeute, complètement impuissante à l'aider. Pourtant, Max refusait obstinément d'arrêter sa thérapie. Le

thème général était : « *Entre la Toute puissance et l'Impuissance* ». Nous sommes donc bien dans notre thème de ce soir.

Max, après avoir bien progressé, ne voulait plus rien faire avec moi. Il ne voulait que lire ou bouder en ma présence, ce qui ne me convenait pas du tout, mais pas du tout ! Cependant il gardait de nombreuses phobies même s'il allait mieux. Lorsque j'ai revu Max, j'ai été surprise de découvrir qu'alors qu'il était un beau grand garçon, d'intelligence précoce, doué et inventif, il tenait encore sa mère par la main tout en ne la ménageant pas dans son comportement colérique et souvent insolent. Il pouvait même la frapper sous forme de soi disant jeu, avant que je mette un interdit que le père ne mettait pas. Tout ça s'était arrangé, mais persistait la peur de faire des choses avec les copains ou la classe ou les grands parents, bref de quitter papa et maman ! Et s'il persistait à vouloir continuer sa thérapie c'est me dit-il, comme une évidence : « parce que j'ai encore des phobies alimentaires ! ». Ce qui n'était plus un problème réel. Par contre qu'il se comporte encore à certains moments comme ce « nourrisson géant » dont parle Cyrulnik, pouvait se révéler un handicap dans quelques situations.

Histoires de Max et de Pierre

Max, je l'avais rencontré dans mon bureau à l'âge de 3 ans et demi pour des colères clastiques qui perturbaient toute la famille ! Puis il est revenu un peu plus tard. Il avait 9 ans. Ses parents qui ont une excellente alliance thérapeutique avec moi, reviennent parce que Max, outre ses multiples phobies, dont la séparation d'avec sa famille et la peur panique de tout soin médical même le plus bénin, a un très gros problème de « phobies alimentaires ». Un questionnaire sur la nourriture que prenait Max, en très bonne santé, m'a convaincu qu'il mangeait suffisamment « équilibré », même si pas « de tout » comme disait sa mère. Il y avait des aliments qu'il refusait obstinément, lui donnant des hauts le cœur et désirait ne manger que ce qu'il aimait ce qui, disait sa mère n'était pas possible, car que diraient le frère et la sœur ? Elle n'allait pas faire un repas pour chacun d'eux ?!

Même si je connaissais bien Max et sa famille, j'ai même aidé la petite sœur à grandir et à se défendre contre les attaques de son terrible

frère, j'avais demandé à ses parents de venir seuls pour un entretien avec moi, car la situation me semblait complexe. Après les avoir écoutés, je leur ai dit que je pensais pouvoir aider Max mais à une condition. Je savais que cette condition serait difficile et peut-être pas possible, surtout pour la maman ! Je lui demandais pour, disons quelques mois, de ne préparer pour Max que des repas qu'il aimait en supprimant tout aliment qui posait problème ! Pour dédramatiser la situation comme je dis toujours, arrêter la guerre sur ce sujet épineux entre la mère et l'enfant, on devait pouvoir ne plus se focaliser sur ce problème et j'étais sûre qu'en m'occupant du problème de fond, si Max en était d'accord, le problème avec la nourriture s'arrangerait sûrement petit à petit. Le frère et la sœur ? La petite sœur me connaissait bien : il suffirait de dire que c'était une prescription médicale de Madame Brun : elle avait confiance en moi, elle comprendrait.

Ma demande était difficile à digérer pour la maman. Je leur ai raconté comment l'institutrice d'un autre enfant qui avait des phobies alimentaires bien plus grave que Max, car cela mettait sa santé en danger, avait su très intelligemment contourner ce problème avec mon aide au cours d'une classe de neige. Pierre, 7 ans, ne mangeait que vraiment très peu de choses et rien de toute la journée à l'école. Bien sûr sa mère lui faisait emporter la nourriture qu'il aimait, mais les autres le rackettaient ! Il ne l'a dit que très tard. Pierre, sa mère et son institutrice étaient très inquiets de cette classe de neige ! Pierre avait peur de mourir de faim, sa mère avait peur qu'il soit malade et fasse des crises de nerfs si on voulait le forcer, son institutrice craignait de ne savoir que faire avec cet enfant compliqué.

J'ai proposé que cette institutrice me téléphone et lui ai expliqué qu'il fallait absolument qu'elle permette à Pierre de manger un minimum de choses qu'il aimait, même si ce n'était pas facile. Que ce n'était pas du caprice, mais qu'il ne pouvait pas faire autrement pour se nourrir pour le moment. Je lui ai raconté comment, grâce à sa thérapie bien investie par sa maman et lui-même, il avait déjà beaucoup progressé dans la résolution de ses nombreuses phobies et notamment celles concernant l'alimentation, ce qui lui avait permis d'agrandir le choix de sa nourriture. J'ai donné aussi quelques clefs à cette dame que je trouvais très à l'écoute, déroutée par un enfant qu'elle ne comprenait pas. Par exemple, je pensais avoir un peu rassuré Pierre en lui disant,

devant sa peur de mourir de faim, qu'il pourrait toujours manger du pain. Le principal était d'éviter les crises d'angoisse de Pierre dès qu'on le forçait ou lui proposait simplement de manger ce qu'il n'aimait pas et beaucoup de choses le dégoûtaient encore. Ce n'était pas de la comédie, même s'il le voulait, il ne pouvait pas réagir autrement. Elle m'a demandé si elle pouvait me téléphoner pendant la classe de neige et m'a affirmé qu'à présent elle n'avait plus si peur de ce problème pour Pierre, qu'il aurait à manger ce qu'il pouvait manger et pas seulement du pain ! Pierre fut lui aussi rassuré par ce dialogue que je lui ai rapporté en lui assurant que cette maîtresse était son alliée à présent.

Ce fut si vrai que tout se passa à merveille et que cette classe de neige permit une vraie rencontre entre l'institutrice et ce petit garçon complexe. Elle me téléphona à leur retour, car elle n'avait pas eu du tout besoin de moi pendant ! Elle s'était débrouillée pendant tout le séjour pour que Pierre ait de quoi se nourrir suffisamment. Elle l'emmenait au supermarché pour acheter ce qu'il voulait. Bien sûr les autres enfants étaient jaloux au début et se plaignaient : « et pourquoi lui il mange pas comme nous ? c'est pas juste, je veux la même crème ! » Elle leur clouait le bec en leur disant : « Ne vous plaignez pas ! C'est Pierre qui est à plaindre ! Vous vous avez de la chance de pouvoir manger de bons beefsteaks hachés, Pierre, lui il ne peut pas ! les chanceux c'est vous ! ». Et ça avait marché. Mais ce qui l'avait heureusement surprise c'est la reconnaissance de Pierre ! Aucun autre enfant n'avait été si affectueux avec elle, le soir il l'entourait de ses bras et la remerciait si gentiment ! Pierre dont la mère disait quand nous nous sommes connues : « il n'est pas affectueux, je ne peux le toucher que lorsqu'il se fait mal et encore ! ». La phobie d'être touché par les humains et de les toucher aussi l'avait quitté dès les premières séances de thérapie envers ses proches en tout cas, le progrès se confirmait.

Mais revenons à Max. En racontant cette histoire aux parents de Max, j'ai convaincue la maman que ce n'était pas un problème pour le frère et la sœur et effectivement, ce ne le fut pas une fois les choses présentées comme un « régime » nécessaire à la santé de Max ! Celui-ci par contre, assez vite, eut envie de goûter aussi ce que mangeaient les autres, et sa mère eut peur qu'il grossisse trop !!

Le lien entre les phobies de la mère et celle de l'enfant

La peur... voilà avec la colère un autre mot-clé dans cette histoire de nourriture... On la retrouve toujours : dans le mot phobie alimentaire. Certes, nous avons vu que les enfants qui mangeaient « ailleurs » n'en avaient pas vraiment. Mais leur mère ou leurs parents ont peur : qu'il ne mange pas assez pour être en bonne santé, qu'il ne m'aime pas s'il n'aime pas ce que je lui prépare avec tant d'amour, qu'il mange trop, que ce ne soit pas équilibré, qu'il ne mange pas de tout etc... Quel lien étrange entre les corps des parents et des enfants...

Mais Bowlby insiste sur le fait que derrière la phobie déclarée se cache autre chose qui n'est ni décelé, ni nommé... Il fait une analyse de l'histoire du Petit Hans rapporté par Freud, différente de ce dernier. Le Petit Hans, « quatre ans et neuf mois », avait peur qu'un cheval le morde, il n'en dormait plus, « le cheval va venir dans la chambre ! », et ne supportait plus que sa mère le quitte à cause de cette terreur de jour comme de nuit. Freud a reçu le petit Hans une seule fois avec son père et c'est ce dernier qui a conduit « l'analyse » sous le couvert de Freud. (Bowlby tome 2 pages 373 à 376).

La mère de Hans menaçait très souvent son fils quand il n'était pas sage de partir, de quitter la maison ou de l'abandonner. Avant sa phobie des chevaux, Hans s'est réveillé en pleurs un matin et dit à sa mère : « Pendant que je dormais, j'ai cru que tu étais partie et que je n'avais plus de maman pour faire câlin. (faire câlin était l'expression de Hans pour se faire dorloter) ». Hans avait une petite sœur à la naissance de laquelle il s'était senti écarté de sa mère. Il en était très jaloux. Relisez le petit Hans et comparez l'analyse de Freud et celle de Bowlby, c'est passionnant. Freud interprète principalement les paroles, les peurs et les pleurs du petit Hans en lien avec la génitalité et l'œdipe. Derrière la peur des chevaux, on découvrira qu'elle s'origine dans le départ d'une petite voisine dans un chariot tiré par un cheval blanc. Le père de Lizzi était là et l'avait mis en garde : « Ne touche pas avec tes doigts le cheval blanc, sans quoi il va te mordre » « Ainsi » postule Bowlby, « pouvons nous lier étroitement la peur de Hans d'être mordu par un cheval à l'idée qu'il a du départ d'une personne. L'identification des chevaux avec les départs est corroborée par d'autres éléments ». Notamment un rêve du petit Hans où sa mère part et l'abandonne.

Pour Bowlby, cette peur que la mère ne mette ses menaces de départ et d'abandon à exécution, est la peur de perdre une figure d'attachement centrale dans sa vie, d'autant qu'il a déjà vécu lors de la naissance de la petite sœur, la blessure d'une angoisse de séparation intense. L'attachement angoissé qu'il a pour sa mère n'est pas forcément lié à ses désirs incestueux.

Derrière un problème de nourriture, les thérapeutes qui s'occupent de troubles alimentaires graves, tels qu'anorexie/boulimie le savent bien, se cache presque toujours un problème de séparation plus ou moins aigu, souvent passé inaperçu de l'entourage ou auquel on ne veut plus penser.

Ce moment critique a généré un sentiment d'abandon intense qui entraîne en général outre l'angoisse de vide, ce « moment précieux de colère » dont parle si bien Winnicott dans « Jeu et Réalité ». Ce moment s'il n'a pas pu se vivre consciemment, ni se dire, d'autant que bien souvent l'enfant n'avait même pas la parole, Winnicott, mais aussi Cyrulnik et Nicole Fabre s'accordent à dire que quelque chose se fige dans le développement au stade même de ce vécu difficile. Cela n'empêche pas au reste de bien fonctionner : intelligence, apprentissage à l'école, sociabilité relativement facile, développement psychomoteur normal, etc. Il y a là un fil important pour découvrir pourquoi et comment cet enfant met son ou ses parents dans l'impuissance tout en ayant de nombreuses phobies et souvent une jalousie extrême envers ses frères et sœurs.

Cet effet délétère du moi figé à un stade du développement très ancien, au moment de la blessure ressentie comme terrible, on le retrouve chez l'adulte exigeant, jamais content, ressassant sans cesse son passé, son malheur qu'il alimente souvent lui-même, et qui avec sa plainte infinie met son malheureux thérapeute dans la même impuissance que la maman qui, malgré tous ses efforts, ne parvient pas à nourrir comme elle le souhaite tant son bébé ou son un peu plus grand enfant ! Et qui bien sûr se sent terriblement coupable, car si elle était une « bonne mère », elle saurait bien le faire manger. Souvent son entourage ne se prive pas de le lui dire aussi en sourdine : « c'est quand même bizarre : avec moi, il mange bien ! »

Violette ou une naissance mal accueillie

*Pendant l'été, une maman vraiment très angoissée, m'a téléphoné pour sa petite fille de 4 ans qui ne dormait pas ou très peu depuis sa naissance, qui ne mangeait pas avec ses parents et manifestait une jalousie féroce envers la petite sœur née en juillet. Véritable tyran familial cette petite fille empêchait ses parents de dormir et la maman craignait même, elle osait à peine le dire, qu'elle ne **tue** la petite sœur par sa brutalité. Plus on lui disait de ne pas faire de bruit pour ne pas réveiller la petite sœur, plus Violette hurlait, chantait en claironnant, bref se rendait tellement insupportable que les parents n'invitaient plus personne, surtout pas leurs propres parents et avaient décidé d'un commun accord de ne plus prendre les transports en commun depuis longtemps ! Violette était tellement insupportable qu'ils redoutaient les regards des gens et leurs commentaires critiques, dans le bus et le métro. Leur fille leur faisait honte et ils se sentaient totalement impuissants : à la faire dormir, à la faire manger, à l'empêcher de tout envahir dans la vie familiale. Bref ce bout de chou leur faisait peur...*

Pourtant cette petite fille avait un développement tout à fait normal à part quelques phobies à l'école, allant se cacher si un autre l'ennuyait, ou si elle se faisait mal. Mais elle était vive, plutôt joyeuse, hormis des colères violentes et fréquentes. Violette parlait bien, déclarait que son papa était « son prince », qu'elle était mariée avec lui et que sa maman était sa petite fille. Depuis la naissance de la petite sœur, Violette boit surtout des biberons de chocolat et refait pipi au lit.

Tout cela étant tellement déroutant, je questionne : « qu'ont dit les pédiatres, puisque certains troubles dont le sommeil et la nourriture sont apparus très tôt ? » Rien, me disent les parents venus seuls à la première consultation, « ils disent que c'est qu'elle n'a pas besoin de plus de sommeil, de la laisser pleurer, qu'elle mange suffisamment, la courbe de poids est bonne... » Je sens ces parents démunis, angoissés, perdus et totalement impuissants devant cette petite fille haute comme trois pommes. La maman surtout n'en peut plus. Ils me touchent beaucoup tellement ils sont prêts à me faire une immense confiance.

« Comment s'est passé la naissance de Violette ? » Alors j'apprends qu'en fait, tout allait bien pendant la grossesse mais la

naissance de ce bébé désiré fut un véritable cauchemar, non pas à cause d'un quelconque problème de santé de la maman ou de l'enfant, mais à cause du dysfonctionnement des Institutions, incapable d'apporter une réponse suffisante au moment de l'accouchement.

Arrivés dans le grand hôpital parisien où devait se passer la naissance et bien que suivie par un grand professeur, lorsque la maman sentit les premières contractions, les parents se virent mal reçus et renvoyés sur un hôpital à l'autre bout de la ville. Pris dans les embouteillages, la maman perdit les eaux... Lorsqu'ils arrivèrent enfin, à ce lointain hôpital, il n'y avait plus de place, pas le temps de s'occuper d'eux et on les fit attendre dans un couloir, sans mesurer l'urgence de la situation. Tout d'un coup, branlebas de combat, un staff impressionnant s'organisa autour de la maman qui comprit qu'on craignait que cette attente ait mis en danger la santé et la vie de son bébé et peut-être la sienne. Dans un tel stress l'accouchement fut assez difficile et aussitôt née, la petite Violette à peine aperçue par sa mère, fut emmenée en couveuse dans un autre hôpital (!) où seul le père put aller la voir rapidement.

Certes, la maman put aller la voir quelques jours après et même avoir une chambre près du bébé qui resta cependant dix jours en couveuse, alors qu'elle était née à terme et que tout aurait du bien se passer. Apparemment Violette n'a gardé aucune séquelle dans son développement intellectuel et psychomoteur.

Aucun médecin, aucun pédiatre n'avait pensé à relier les problèmes de sommeil et de nourriture à cette naissance traumatisante et cette séparation trop précoce ! J'ai proposé d'en parler à cette petite fille, les parents tellement soulagés d'entendre une cause possible à tous les troubles de l'enfant, autre que leur incompétence parentale, ont aussitôt noué avec moi une alliance thérapeutique telle qu'en quelques séances, le petit démon se transforma relativement vite en petit ange ! Elle m'écouta raconter son histoire sans bouger un cil, elle qui bougeait tout le temps, médusée. Chez elle, elle se mit toute nue et joua à l'hôpital avec des coussins et des couvertures. Elle trouva rapidement le sommeil sans qu'on passe des heures pour l'endormir. Son « Prince » de père fut invité à le faire en priorité. Le problème du pipi au lit avec quelques conseils « on ne met plus de couches que d'ailleurs elle refusait, on

protège le lit par des alèzes jetables, des interprétations basiques : « on a bien le droit de rester aussi petit que sa petite sœur qui est devenue le centre du monde ! », disparut très vite aussi. Bref parents et enfant étaient si réceptifs à ce que je pouvais apporter que tout s'arrangeait à toute allure !

Restait le problème de la nourriture auquel je n'avais pas prêté grande attention, et dont les parents d'ailleurs m'avaient peu parlé, le sommeil et les crises de colère et de jalousie étant prioritaires dans leur souci. Violette correspondait au premier degré dont je vous ai parlé plus haut : elle ne mangeait pas plus avec son père qu'avec sa mère, les repas étaient fatigants, infernaux, capricieux. Mais elle mangeait avec sa nounou et à l'école sans problème !

Violette était très désobéissante avec ses parents, beaucoup trop gentils avec elle. Elle a tenté de m'énervier et heureusement que le jeu existe car elle y serait très bien parvenue si je n'avais pas eu cet outil à ma portée. Avec l'aide de mes poupées, Violette, sa maman un peu déroutée, et moi-même, nous avons joué à avoir des bébés, des frères et sœurs, ou en être. Dans un jeu, j'avais une petite sœur que je rejetais, maltraitais un peu, la maman de Violette la consolait, réellement choquée. Violette était aux anges !

J'ai remarqué que cette petite fille jetait beaucoup... Sa maman murmura que Violette avait dit une chose qui l'avait terrifiée : « je veux jeter Rose, (la petite sœur), par la fenêtre ! ». Alors à Violette et sa maman, j'ai dit que j'avais réfléchi à cette pulsion de Violette qui la faisait jeter tous les jouets par terre brutalement, ce que je permettais dans certaines limites, ou sur nous, ce que j'interdisais. Je leur ai fait part à toutes les deux de mon questionnement devant l'effroi de la maman voyant Violette frapper la poupée prénommée Rose comme sa petite sœur. C'est pourquoi pendant que nous rangions, à la fin de la séance précédente, j'avais déclaré : « dans un jeu, on a le droit de taper sur une poupée ou une peluche ! ». Violette en avait été contente mais elle avait ajouté : « et de les jeter ! » ... J'avais dit « euh... dans un jeu alors ! ».

Je leur raconte alors que ce besoin de tout jeter de Violette m'avait rappelé une autre petite fille que j'avais soigné il y a bien des années de

cela et qui avait des soucis beaucoup plus graves que ceux de Violette... Je travaillais dans un hôpital de jour où les enfants venaient le matin et repartaient le soir. J'avais une grande armoire pleine de jouets... Cette jolie petite fille de 6 ans environ, qui parlait peu, se précipitait sur mon armoire dès qu'elle arrivait, et en jetait tout le contenu dans la pièce. Je lui avais dit un jour : « Tu jettes tout ça, parce que tu t'es senti jetée dans le monde, hors du ventre de ta maman, et pour toi, cela a été une violence insupportable dont tu ne t'es jamais remise ! ». A partir de ce jour là, non seulement elle n'avait plus eu besoin de tout jeter, mais elle s'était mise à me parler et avait pu enfin établir une relation avec moi ce qui l'avait beaucoup aidé à se sentir mieux et être plus heureuse dans sa vie de petite fille si triste et apeurée.

Violette et sa maman m'écoutèrent intensément. Je repris alors leur propre histoire, comment elles n'avaient pas été accueillies quand Violette devait sortir du ventre de sa maman, comment elle avait pu se sentir jetée hors de ce ventre, rejetée au moment de son entrée dans un autre monde, et aussitôt séparée pour être jetée dans une ambulance puis isolée l'une et l'autre, l'une de l'autre : l'une dans une couveuse, l'autre dans son lit sans son bébé. Comment ce n'était pas la faute de la maman qui elle aussi en avait bien souffert.

A la séance suivante, Violette ne buvait plus 4 biberons de chocolat par jour et acceptait de manger avec ses parents ! Certes ce n'est pas exactement un petit ange : elle se relève la nuit à présent pour aller voir sa maman quand elle fait un cauchemar, elle continue de crier ou de chanter trop fort quand elle veut embêter les adultes ou craint qu'on l'oublie, elle est encore jalouse de sa petite sœur, mais depuis les jeux avec les poupées, elle peut s'occuper gentiment de Rose et sa maman a un peu moins peur qu'elle agresse sauvagement le bébé.

Alors je me suis questionnée sur :

Que se cache-t-il derrière la peur des mères ? ou des pères ?

A vrai dire il m'est plus facile de parler de la peur des mères que de celle des pères, car même s'ils sont présents dans la thérapie au début, souvent ils le sont moins par la suite, et en outre, ils se confient moins surtout sur un sujet aussi brûlant ! « Quand on est un homme, on a peur de rien ! », ce vieil adage dont ont souffert beaucoup de garçons

et de messieurs aux siècles derniers, n'est peut-être pas complètement obsolète même dans notre monde moderne et libéré...

J'aurais aimé vous parler davantage de Max et de Pierre dont le parcours en thérapie a été passionnant même s'il ne fut pas de tout repos... Heureusement le squiggle qui m'est cher, et le rêve éveillé commun ont été des outils indispensables et bénéfiques pour l'apprivoisement de notre relation et son évolution, et bien sûr pour l'évolution positive de ces deux jeunes.

J'ai fait une Soirée Clinique principalement sur chacun d'eux. Max je vous en ai parlé tout à l'heure, Pierre bénéficie aussi d'un article dans la Revue Imaginaire et Inconscient du Girep sous le titre : « l'enfant prisonnier du passé familial et le rêve-éveillé à deux ».

*Les troubles alimentaires de Pierre mettaient sa santé physique en danger. Ses phobies et ses difficultés relationnelles mettaient sa santé mentale également en danger et rendait son avenir incertain. Catherine Mathelin a écrit un livre nommé « Raisins verts et dents agacées ». Cela s'inspire d'un proverbe dans la Bible, que vous connaissez sans doute : **« Les parents ont mangé les raisins verts et les enfants en ont les dents agacées ».***

Ce proverbe a été repris par plusieurs psychanalystes : Françoise Dolto, Anne Ancelin-Schutzberger, Maud Manonni et donc Catherine Mathelin entre autres. Elles parlent bien sûr de l'impact du transgénérationnel dans certains troubles du développement et de la personnalité.

Effectivement, en travaillant avec Pierre et sa maman, il fut vite évident pour moi à travers nos jeux, squiggle et rêve éveillé, que les troubles de Pierre provenaient de son histoire familiale complexe et douloureuse. Nous ne reprendront pas tout ceci ce soir. En tout cas Pierre illustre ce qu'écrit Catherine Mathelin : « on comprend, avec la multiplication des symptômes phobiques, comment un enfant peut en venir à se couper du monde et à s'enfermer dans un système de défense autistique, mais qui n'est ni l'autisme, ni une psychose ».

La peur de la mère de Pierre

La peur panique de la mère de Pierre est qu'il devienne comme son propre frère étiqueté schizophrène, ayant un métier, vivant aux Etats Unis, mais très malheureux pense-t-elle, car incapable de vie sociale, complètement isolé, souffrant de diverses addictions et de nombreuses phobies dont celle de tout contact humain. Peut-être ce jeune homme fut il un enfant « enfermé dans un système de défense autistique », dont adulte, il est bien difficile de sortir, voire quasiment impossible. Mais il me semble en tout cas que la peur secrète de cette maman a été un moteur pour déclencher son besoin d'aide et est venue à temps pour empêcher son fils Pierre, de s'enfermer dans un tel mécanisme de défense dont il avait déjà amorcé toutes les caractéristiques : repli sur lui roulé en boule à la moindre contrariété, peu affectueux, isolement etc.

Un squiggle déterminant a révélé comment le problème de nourriture de Pierre, son dégoût impossible à contrôler qui l'empêchait de manger ailleurs que sur la poubelle, même avec un copain, s'originait dans l'identification inconsciente à un grand père mort en déportation.

La peur de la mère de Max

Au cours d'un entretien individuel, j'engage la mère de Max à ne plus se laisser frapper par son grand fils, ni accepter qu'il la traite avec cette insolence, et lui parle des « ados maltraiteurs » comme les nomme Cyrulnik, sans foi ni loi, qui frappent leurs parents ! Cette maman si sûre d'elle en apparence, si soucieuse de bien élever ses enfants, de prendre les aides nécessaires pour le faire, m'étonne alors en me révélant : « Si vous saviez que j'y pense bien souvent et d'ailleurs je me sens déjà maltraitée, surtout psychologiquement... Je me sens tellement coupable, j'ai été trop dure avec lui parce qu'il était si dur déjà tout petit.» En fait, sa peur est la même que celle de la mère de Pierre. Sa terreur, c'est que Max devienne comme son frère à elle qui est autiste.

Je tombe des nues, car Max pour moi, n'a aucun risque de devenir autiste ou schizophrène, enfin c'est ce que j'affirme et que j'espère ! Ce qui va aider à ce que grandisse cette part blessée en lui qui entraîne ce que l'on appelait jadis une « dysharmonie évolutive », c'est non

seulement nos squiggles, notre relation souvent houleuse mais réelle, nos rêves éveillés, mais je crois que c'est aussi une phrase dont j'ai eu peur qu'elle ait blessé Max.

Eh oui, même les thérapeutes chevronnées, non seulement peuvent être mises dans l'impuissance, mais ont leurs peurs de tout gâcher quand elles lancent certaines paroles percutantes !

Max était donc un « enfant précoce ». Mais ses résultats scolaires brillants, son application en classe et ses inventions de toutes sortes contrastaient avec son attitude hyperactive chez lui et dans mon bureau. Il se comportait alors comme un tout petit enfant capricieux, mégalo, égocentrique, avide, insatiable, impatient, incapable de partager, aimant terroriser sa sœur et ses parents, n'ayant pas d'amis et en souffrant. Il peut être charmant, dialoguer de sujets variés et profonds avec intérêt et aisance, et à la séance suivante, refuser tout échange. Il est aussi peureux, triste, grognon, insatisfait. Il se tortille sur sa chaise, se couche sur le tapis. Bref, à certains moments, Max est figé à l'âge du nourrisson, le « fameux nourrisson géant » de Cyrulnik.

*Un jour, je dis donc à Max : « **ton problème, c'est que pour toi, l'autre n'existe pas !** ». Cela ne lui fait pas plaisir, cela me fait peur d'avoir osé le dire, mais lui qui craint tellement malgré tous ses dons d'être nul, de ne pas exister pour l'autre, va trouver dans cette constatation sur quoi s'appuyer pour aider à grandir cette part figée en lui.*

Bien sûr, toutes les mères d'enfant souffrant de phobies alimentaires ou autres, ou d'enfants capricieux et « casse-pieds » au moment de repas, n'ont pas un membre de leur famille malade mental, ou celles qui en ont n'ont pas peur de l'hérédité pour leurs enfants. Mais je me demande pourtant parfois, pourquoi la mère de Violette a-t-elle tellement peur que sa petite fille en vienne à être si violente qu'elle tue sa petite sœur ? Quelle rivalité avec sa propre sœur avec qui les relations ne sont pas simples ? Quelle jalousie a-t-elle subie, elle si douce et délicate de la part de cette sœur qui lui affirme qu'elle ne sait pas élever ses filles, que tout est de sa faute ? Quelles peurs inconscientes transmet-elle à sa propre fille ou projette-t-elle sur elle ?

Mais la pulsion de vie est là. Plus forte que tous ces éléments entravant la vie. Violette et sa maman ont fait très vite un chemin réparateur de la violence de cette naissance si mal accueillie. Pour Max et Pierre le chemin a été plus long, plus complexe mais là aussi, le pire a été évité. Les mamans et les thérapeutes sont à la fois parfois impuissantes certes, mais aussi puissantes dans leur désir passionné d'aider ces enfants qui leur sont chers. Les pères sont là pour nous soutenir grâce à leur même désir.

*Nicole Fabre exprimait au cours d'une conférence combien la première violence dont souffre un être humain est celle de l'expulsion hors du ventre de sa mère, lorsqu'il naît. Violette nous en a parlé et tant d'autres avec elles, dont les enfants autistes que j'ai rencontrés pendant 20 ans de ma vie. Pour ces derniers, leurs jeux même non verbaux, exprimaient intensément combien ils s'étaient sentis **jetés** dans un monde hostile qui pour eux, demeurait hostile. Ils révélaient aussi que la blessure de cette séparation était pour eux encore si actuelle qu'elle leur semblait inoubliable, irréparable... Figés à ce moment là, ils s'isolaient dans une « forteresse vide », bien loin d'être vide.*

Nicole Fabre au cours de cet exposé terminait par : « la vie est violente, mais cette violence est puissance. La vie est une poussée violente comme la nature nous le montre souvent et sans cette poussée, il n'y a pas de vie. (...) Ce monde qui se révèle nous permet d'inventer de la douceur et de la tendresse. Elle n'est pas première mais elle est notre œuvre. Dans cette grande force de vie, nous apportons, nous, de la douceur et de la tendresse. Nous caressons cet enfant que nous avons jeté dans la vie, nous accompagnons tendrement ce vieillard qui nous a jetés dans la vie Avec tendresse, c'est la poussée vive de la vie en nous que nous accueillons ... »

Pour finir sur une note d'un goût très doux, je vous rappelle la chanson du Palais de Dame Tartine dont nous a régalé Nicole Fabre au cours de la première Soirée Clinique : « Du bon sein au goût pour la culture ». Elle nous a dit : « Nous connaissons l'importance du plaisir oral : l'importance de la gourmandise, du plaisir de l'enfant avec ce qui se mange ou se dévore. Les contes nous décrivent des fruits merveilleux, des festins inouïs,

Le Palais de Dame Tartine :

*Il était une Dame Tartine
Dans un beau palais de beurre frais
La muraille était de praline,
Le parquet était de croquets,
La chambre à coucher
De crème de lait,
Le lit de biscuit,
Les rideaux d'anis.*

(Le mari, la fille de Dame Tartine sont faits de sucreries...)

*Voici que la fée Carabosse,
Jalouse et de mauvaise humeur,
Renversa d'un coup de sa bosse
Le palais sucré du bonheur.*

La morale de la chanson suit immédiatement :

*Pour le rebâtir,
Donnez à loisir,
Donnez, bons parents,
Du sucre aux enfants !*